

Zeitschrift: Jahresbericht / Akademischer Alpen-Club Zürich

Herausgeber: Akademischer Alpen-Club Zürich

Band: 44 (1939-1940)

Artikel: Autour des grands sommets

Autor: Roch, André

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-972464>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Autour des grands Sommets.

Généralités et préparatifs de l'Expédition 1939.

L'expédition 1939 à l'Himalaya fut, dans cette région, la première entreprise suisse dont le but principal était l'alpinisme. Plusieurs Suisses déjà: savants, guides et alpinistes avaient fait partie d'expéditions diverses et en 1936 le professeur Heim avait dirigé une exploration scientifique entièrement suisse au Garhwal. Weckert et Gansser prenaient part à cette expédition. A eux deux, ils devaient constituer une cordée de première force. Sans la maladie de Weckert qui fut pris d'une crise d'appendicite, cette expédition eût été, sans doute, aussi intéressante au point de vue de l'alpinisme qu'elle le fut au point de vue scientifique.

En 1939, les fonds rassemblés à la hâte par la «Schweizerische Stiftung für Ausseralpine Forschungen» paraissant suffisants, il fut décidé d'organiser, immédiatement, une expédition. Bien nous en prit car, une année plus tard, toute possibilité de voyage aurait disparu peut-être pour longtemps.

Jusqu'à nos jours, la tendance générale était aux expéditions importantes qui utilisaient 400, 500, et jusqu'à 600 coulis. L'expérience démontra peu à peu que des expéditions peu nombreuses présentaient certains avantages: moins coûteuses et plus mobiles, les résultats en étaient aussi bons sinon meilleurs. Remarquons cependant qu'une expédition dont le but est d'attaquer un des grands sommets du Karakoram devra, forcément, être plus nombreuse et plus chargée de matériel qu'une expédition dirigée vers des sommets de 7000 m dans le Garhwal ou le Sikkim.

Vu la saison avancée et par raison d'économie, notre projet fut d'explorer quelques régions du Garhwal. Ce projet comportait trois campagnes successives d'un mois chacune: 1^o Glacier de Rhamani avec tentative d'ascension du Dunagiri, 7066 m, 2^o Glacier de Kosa, avec, si possible, l'ascension du Hathi Parbat, 6727 m ou du Gauri Parbat, 6714 m et 3^o Glacier de Bhagat Kharak avec reconnaissance du côté du Chaukhamba, 7156 m. Assez bien compris, ce programme, suggéré en partie par Marcel Kurz, était cependant chargé et une des trois campagnes était de trop. L'exploration et l'ascension d'un sommet de 7000 m peut, suivant les cas, demander de grosses dépenses de forces physiques et nerveuses, forces qui ne peuvent être récupérées qu'à la longue et à basse altitude. A cause des fatigues antérieures, à

la troisième campagne, l'énergie et l'entrain de l'équipe n'étaient plus les mêmes qu'au début. L'avalanche au Chaukhamba mit fin à notre tentative en tuant deux porteurs. D'ailleurs, le même jour, nous apprenions que la guerre avait commencé; il ne nous restait plus qu'à rentrer tristement.

Les préparatifs, en Suisse, furent faits en trois semaines exactement. Ils furent facilités par l'expérience acquise par deux expéditions précédentes auxquelles j'avais pris part: (Karakoram 1934, Groenland 1938). Je savais exactement ce qu'il fallait emporter. Plusieurs maisons contribuèrent aussi à nous aider par des rabais, des prêts et des dons et en mettant des locaux et du personnel à notre disposition.

Notre équipe était composée de quatre membres, un ingénieur topographe Ernst Huber, dont la mission était de relever photogramétriquement le Bassin du Glacier de Kosa; et trois alpinistes dont deux guides Fritz Steuri et David Zogg.

Nous engagions six Sherpas à Darjeeling et nous les équipions de pied en cap avec vêtements, matériel d'alpinisme, tentes et sacs de couchage. Notre bagage complet nécessitait cinquante six coulis au maximum, Sherpas compris.

Après les escapades illicites de Gansser au Thibet, le Gouvernement des Indes nous obligeait à nous faire accompagner d'un officier de liaison. Par suite d'un malentendu, nous quittons Ranikhet sans notre officier, Mr. Gabar Singh, un Hindou. Il avait étudié dans une université et était employé du Gouvernement. Il nous rejoignit à Lata au retour de notre première campagne au Dunagiri. L'idée d'être surveillés nous fut tout d'abord désagréable. En outre l'officier était accompagné d'une dizaine de serviteurs et de coulis qui constituaient son Etat-Major et que nous devions payer ainsi que son traitement personnel. Ces dépenses supplémentaires furent largement compensées: par l'aide que nous apporta cet homme instruit et charmant, et par sa troupe de coulis, tous de premier ordre. Grâce à Mr. Gabar Singh, dont le père avait pris part à la guerre précédente dans les troupes Gurkas, notre manière de vivre fut très agrémente. Les difficultés qui existent toujours avec les coulis furent aplaniées. Nous fûmes initiés à toutes sortes de mœurs du pays et particularités des religions hindoues. Grâce à son intermédiaire, nos relations avec les populations des vallées que nous traversons devinrent beaucoup plus intéressantes. Il mit au net une situation désagréable pour nous et nos Sherpas. Un de nos coulis parlait un peu l'Anglais; nous nous servions de lui pour faire nos achats; il en profitait pour dire au vendeur de demander un prix supérieur, après quoi à eux deux, ils partageaient le bénéfice.

Comme nous ne comprenions pas leur langue, il nous était impossible de vérifier ce petit commerce. Cependant, nous étions renseignés par nos Sherpas, avec lesquels notre homme ne partageait pas. L'un de ces Sherpas avait même fait venir de chez lui un long couteau pour le lui planter à l'occasion entre les deux omoplates. Notre couli interprète avait réussi à envoyer 50 roupies chez lui, ce qui représente une valeur de 80 francs suisses. L'arrivée de Gabar Singh mit fin à cet état de choses. La jalouse entre les coulis persistait; sie bien qu'un soir à Lata, nos porteurs ayant bu de l'eau de vie de riz, une bagarre éclata qui aurait pu mal finir. Notre homme fou furieux, voulait assommer à coups de gourdin les six autres qui lui tombaient dessus. Immédiatement avertis, nous cherchons à intervenir, mais ne nous rendant pas exactement compte de la situation, nous n'agissons pas assez énergiquement au début, en sorte que, malgré notre présence, les pierres et les coups continuent à pleuvoir. La situation devient alors tout à fait tragique; bientôt on parle de police et de prison; les antagonistes sont séparés avec détour et, après un bon sommeil, tout le monde s'en amusa sauf quelques boiteux qui firent l'étape suivante avec peine.

Charme de l'Himalaya.

Bien que chaque année amène la conquête de nouvelles cimes, l'attrait des montagnes de l'Himalaya n'en est nullement amoindri. Actuellement, presque toutes les chaînes ont été plus ou moins explorées à part encore quelques régions du Népal dont l'accès est interdit aux européens.

A l'Everest (8840 m), des Anglais sont montés jusqu'à plus de 8500 m; aux K 2 (8591 m), des Américains ont dépassé l'altitude de 8200 m; des Allemands ont atteint l'altitude de 7900 m au Kangchenjunga (8580 m) et au Nanga Parbat (8136 m); aucun de ces grands sommets ne put être atteint. Le plus haut sommet conquis est, actuellement, le Nanda-Devi (7816 m), dont l'ascension fut faite par deux Anglais, Tilman et Odell. Puis viennent le Kamet (7755 m), le Minya-Gongkar (7591 m), le Jongsong Peak (7459 m) et encore à peu près 25 sommets dépassant 7000 m.

Dans la chaîne de l'Himalaya on compte 14 sommets isolés dépassant 8000 m dont aucun n'a été gravi et on estime à 200 le nombre de ceux qui dépassent 7000 mètres dont une trentaine seulement furent atteints jusqu'à maintenant. Si l'on tient compte que nous n'avons pas parlé des sommets de 6000 m de l'Himalaya et si l'on compare ces nombres aux Alpes, où l'on

compte 92 sommets dépassant 4000 m, il est aisé de comprendre les séductions que cachent encore les montagnes de l'Asie.

Tout le problème de l'ascension d'un grand sommet est passionnant mais, sans parler de celà, peut-on se représenter le plaisir de découvrir pour la première fois un versant encore jamais vu, de s'avancer sur un Glacier où personne ne s'est encore aventuré, d'explorer un nouveau col. Reconnaissons que, pour le sport pur de l'alpinisme et toute la joie qui en découle, les Alpes nous offrent ce que je connais de mieux jusqu'à maintenant. En effet, le sport y est organisé à merveille; partout, une cabane permet d'effectuer l'ascension en un jour; et qu'y a-t-il de plus classiquement beau qu'une traversée du Cervin, du Weisshorn, du Mont Maudit ou encore la montée d'un versant de Macugnaga au Mont Rose ou celle d'un versant Brenva au Mont Blanc? La variété des plaisirs est infinie et les joies de l'action dans des cadres si grandioses sont intenses.

Pourtant l'Himalaya c'est le «toit du monde»; et puis, c'est au centre de l'Asie. En plus de l'intérêt d'un voyage et de la vie parmi des peuplades étranges, de religions variées et de mœurs exotiques, il y a la nature plus grande, plus riche en contrastes, plus austère et plus sauvage en altitude. Dans une expédition, il y a la mise en œuvre de toute une organisation, une tâche à remplir pleine d'imprévus, de difficultés, d'écueils qu'il faut éviter, surmonter ou endurer, comme dans les Alpes d'ailleurs. Toutes les qualités de l'individu sont mises à contribution, mais ici, sur une plus grande échelle et pour une épreuve plus dure encore. La montagne est plus loin, plus haute, plus dangereuse. L'impression qu'elle fait est plus farouche. Jamais l'Himalaya ne sera exploré comme les Alpes. Tandis que chez nous, bien peu de faces n'ont pas encore été parcourues et qu'il ne reste aucune cime vierge; à l'Himalaya, il restera probablement toujours des cimes vierges, des cimes où l'homme ne pourra jamais monter. Le peu de sommets atteints jusqu'à nos jours le furent après une soigneuse exploration des voies d'accès et par le chemin le plus facile et le moins dangereux et encore c'est à bout de forces et avec de la chance que les ascensionnistes réussirent. C'est probablement dans la grandeur et l'escarpement de ces montagnes que réside le principal attrait de l'Himalaya. En présence de ces grands sommets, l'homme se sent plus petit, plus impuissant; pour réussir, il est obligé de faire appel à toutes ses qualités, à tous ses moyens, à un plus haut degré encore que dans les Alpes. Celui qui va à l'Himalaya doit plus que n'importe qui être physiquement et surtout moralement fort. En effet, il fait non seulement partie d'une équipe mais d'un système d'équipes, qui ont des tâches diverses et combinées. Une défail-

lance ou une faute due à la paresse, au laisser-aller, à l'imprévoyance peut avoir de graves conséquences pour toute une caravane. Le cas s'est produit. D'autre part, en étudiant les récits des grandes tentatives, les exemples d'entr'aide, d'abnégation et de sacrifice ne manquent pas. Smythe écrit, après avoir relaté le dévouement de son camarade: «It was another example of that good comradeship which will one day take men to the summit of Everest.»¹ Encore un exemple de cette excellente camaraderie qui permettra un jour aux hommes d'atteindre le sommet de l'Everest.

Je laisse les pensées de «combats», livrés à une montagne, à ceux qui partent avec une mentalité différente de la nôtre. A ceux qui attaquent jusqu'à ce qu'ils vainquent ou qu'ils tombent. Peut-on combattre contre quelque chose qu'on aime? Parfois on est obligé de combattre même jusqu'à épuisement complet, mais dans ces cas, c'est souvent par sa propre faute ou par une malchance extraordinaire. La montagne est en dehors de ces luttes, elle reste impassible, impersonnelle, froide, grande et belle. C'est par nous-même qu'elle s'anime et si nous la trouvons parfois méchante, c'est nous qui lui prêtons une personnalité.

En plus de cette grandeur, il y a le pittoresque. Tout est plus sauvage, plus curieux que dans les Alpes. Les vallées sont plus longues, passant des forêts tropicales fleuries d'orchidées et où volent les perroquets, aux paturages où paissent bouquetins et chèvres sauvages. Entre les deux zones se trouve toute une gamme de faune et de flore. Puis c'est la vie d'étapes, de camps successifs; vie variée, saine, où chaque pas fait découvrir quelque chose de nouveau, de sorte, que l'on est toujours tenté d'en faire encore un de plus.

Ascensions personnelles secondaires.

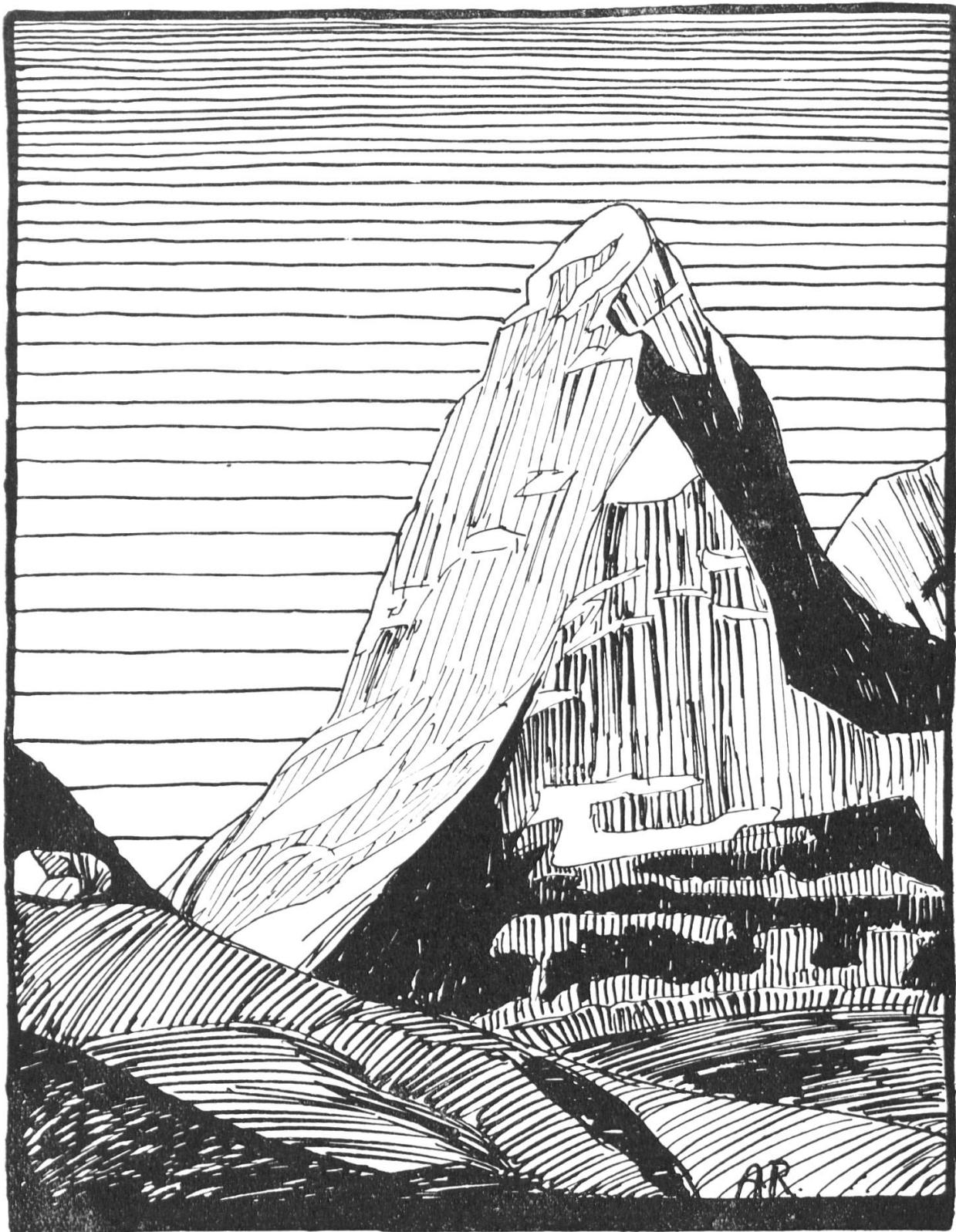
Après notre escalade du Dunagiri, et avant que les coulis commandés de Lata ne vinssent nous chercher, nous avions une huitaine de jours à attendre à notre camp de base situé entre deux moraines du Glacier de Rhamani, sur la dernière prairie, à l'altitude de 5000 m. Après quatre à cinq jours de repos, et d'inaction complète, les forces revenaient et je décidais d'aller me promener au pied du Changabang pour voir cette montagne de près. Le Changabang est un monolithe de granit de 6900 m de hauteur qui se dresse à plus de 1500 m au-dessus du Glacier de Rhamani. Sa silhouette rivalise de hardiesse avec la célèbre Tour Mustagh (7300 m), située au nord du glacier de Baltoro

¹ Camp Six pp. 255, Hodder and Stoughton St. Pauls House, London.

dans le Karakoram. Le Changabang rappelle un peu les Drus. Vu des alentours de notre camp, sa forme est très régulière. Deux flancs verticaux se rejoignent en s'arrondissant vers le sommet, coiffé d'une aigrette de neige. Les parois d'un granit jaunâtre sont verglacées ce qui donne des teintes cristallines à cet énorme obélisque.

Le 12 juillet 1939, seul, je quittais le camp à 10 h. du matin. Le Changabang paraissait proche mais, comme d'habitude dans l'Himalaya, la distance était plus considérable qu'on ne pouvait l'estimer. Il était en effet situé à plus de six kilomètres de distance et il me fallut deux bonnes heures pour arriver à proximité. En route, je pris quelques photographies de l'immense paroi qui me dominait et m'écrasait toujours davantage.

A gauche du Changabang, c'est-à-dire au Nord-Ouest, s'élevait un petit sommet d'environ 6000 mètres d'altitude que je décidais de gravir pour être juste en face du grand obélisque et en avoir une vue encore plus impressionnante. Ce sommet a une jolie forme pyramidale et l'arête qui descend directement sur le glacier paraît ne pas offrir de difficulté. Pour atteindre l'arête je dois surmonter plusieurs moraines puis j'escalade un pierrier au haut duquel je découvre les vestiges de l'emplacement d'un camp. Sans doute celui des topographes de l'Inde dirigés ici par le Major Osmaston. Plus haut, je longe l'arête rocheuse en montant dans la neige. Puis j'escalade des dalles de plus en plus fatiguantes. Je pense monter jusqu'à 16 h., en réservant trois heures pour rentrer au camp avant la nuit. Je progresse rapidement, mais cet exercice est éreintant. A 15 h. j'arrive à des dalles très difficiles situées au pied d'une tour dont l'escalade paraît extrêmement exposée. Seul il n'est pas question de la gravir. Il me faudrait tourner dans la pente de glace, ou rejoindre l'arête sud-est à droite. Je n'ai pas de crampons et deux heures paraissent encore nécessaires pour atteindre le sommet. Je renonce à continuer et, avant de redescendre, je jouis pleinement de la vue. Le versant nord du Changabang comme celui du Kalanka, son voisin, se montre encore plus abrupte et glacé que toutes ses autres faces. Il est convexe et devient toujours plus vertical vers le bas, jusqu'à surplomber. Il plonge si profondément sur le Glacier de Bagini que je n'en aperçois pas le pied. Je n'ai jamais eu une vision aussi impressionnante. A l'Ouest, le Dunagiri montre une face régulière en triangle dont le sommet est constamment encapuchonné de nuages. Je rentre au camp en prenant encore quelques photographies dans le bel éclairage du soir.



« Le Changabang est un monolithe de granit de 6900 m de hauteur qui se dresse à plus de 1500 m au-dessus du glacier de Rhamani. »

Lors de notre seconde campagne, notre camp de base est situé à 4500 m sur la rive nord du Glacier de Kosa qui descend de l'Ouest à l'Est. Une immense chute de séracs de plus de 1500 m de dénivellation est interrompue par deux plateaux, le premier vers 5000 m d'altitude, le second à 5700 m. La chute de séracs nous barre l'accès au Hathi Parbat (6727 m) et au Gauri Parbat (6714 m) qui sont les buts que nous nous proposons d'atteindre. Il s'agit de découvrir une voie jusqu'au plateau le plus haut, soit au Sud, soit au Nord du Glacier. Au Nord, notre camp est dominé par une chaîne de cinq aiguilles de beau granit et un vieux «Shikari» (guide chasseur) s'offre à nous montrer un chemin jusqu'à ce plateau supérieur dénommé par les indigènes «Bharpur Bandhar», ce qui veut dire: «Réservoir inépuisable de glace». Ces expéditions de reconnaissance furent souvent très pittoresques.

Le 2 août, nous quittons le camp à six heures du matin. Notre équipe est composée du vieux Shikari, de Gabar Singh, notre officier de liaison, et d'un de ses meilleurs coulis nommé Bally. Au départ, je veux fixer une corde sur les épaules du couli et, sans y penser, je le touche. Il se trouve être souillé par l'attouchement d'un infidèle et ne devra plus prendre de nourriture pour le reste de la journée.

Nous montons un couloir d'herbe qui domine le camp et, après quelques petites escalades, nous rejoignons une arête dentelée de granit dont les flancs sont en dalles abruptes. Le Shikari grimpe nu-pieds avec une canne à corbin. Gabar Singh a des sandales plus ou moins bien ferrées; son couli a des chaussures de tennis en caoutchouc. L'arête me paraît bien abrupte pour une équipe aussi hétéroclite que la nôtre et une longue discussion s'engage avec le Shikari. Je lui demande s'il compte nous faire monter le long de l'arête. A quoi il répond que le chemin est probablement trop raide pour nous. Je lui demande s'il n'y aurait pas un autre couloir plus facile pour atteindre l'arête faîtière. Il répond que, pour lui il y a partout un bon chemin tandis que, pour nous, ça ne va pas. Je le prends pour un blasqueur et lui demande de nous montrer son chemin à lui. Lorsque Gabar Singh lui a traduit ce que je veux, il part nu-pieds sur les dalles avec sa canne à corbin. Je ne pensais pas que ces dalles fussent pratiquables, mais l'homme grimpe comme un chamois. Il tourne un grand ressaut de l'arête sur des dalles de plus en plus exposées et nous hèle du sommet de quelque gendarme. Si nous le laissons continuer, il ira sans nous jusqu'en haut, aussi nous le rappelons. J'en reste sidéré. Il redescend face au vide, utilisant au maximum l'adhérence de ses pieds nus et s'ap-



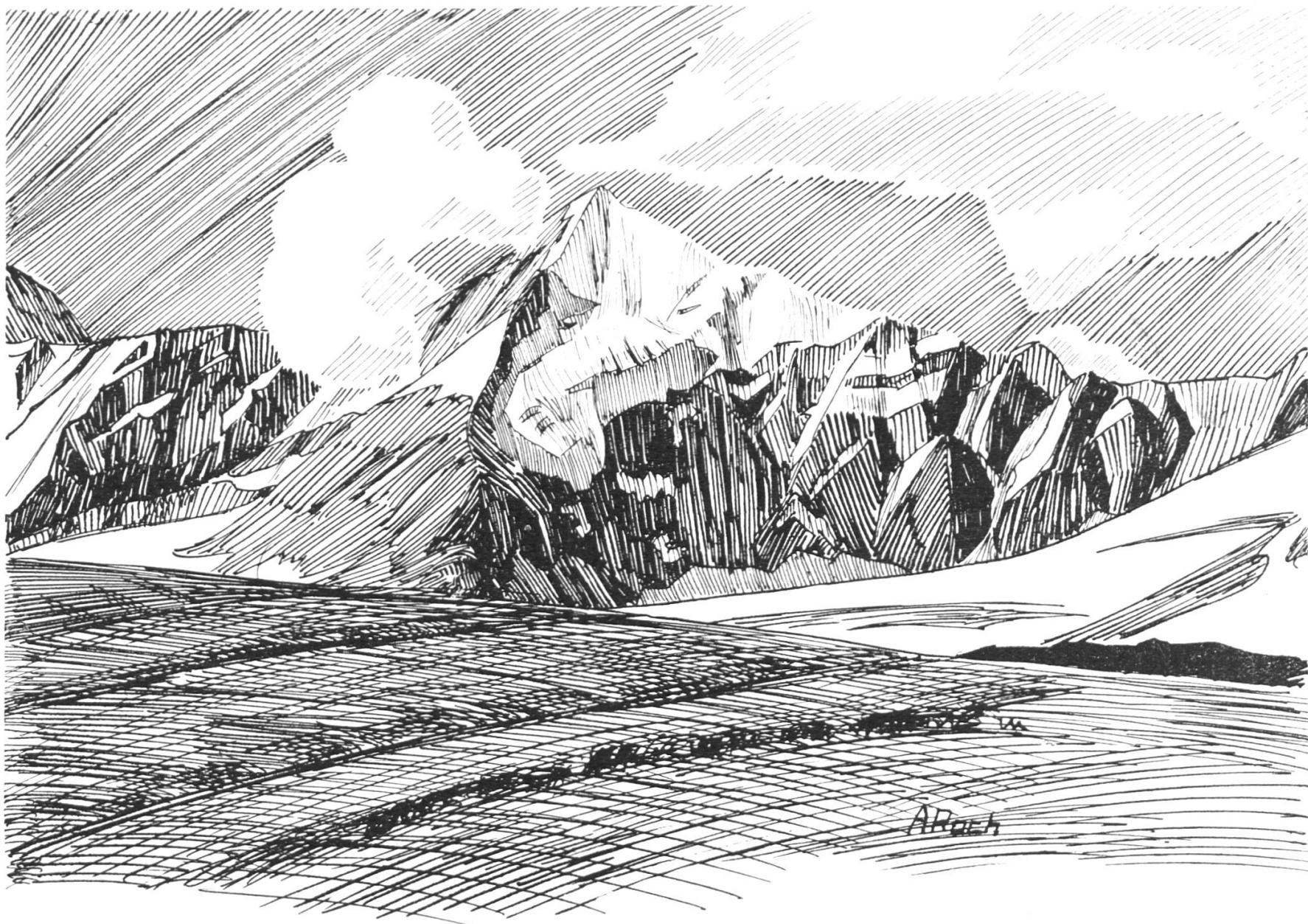
ARuch

« En route je prenais quelques photographies de l'immense paroi qui me dominait toujours davantage » (Changabang).

puyant toujours sur sa canne à corbin qu'il ajuste dans les fentes. Nous décidons de prendre un autre couloir, redescendons et recommençons l'ascension après avoir perdu deux heures. Sur le col, Gabar Singh en a assez et je continue vers le sommet avec le Shikari. L'escalade devient difficile, je suis obligé de quitter mes chaussures ferrées pour grimper, moi aussi, nu-pieds comme mon guide. Mes pieds sont tendres et j'en souffre; cependant l'adhérence est meilleure. Au retour le Shikari descend, toujours face au vide, une dalle si inclinée qu'elle en est presque verticale. C'en est trop pour moi et je n'ose m'y aventurer. Je lui fais descendre, tout d'abord, mes chaussures au bout d'une ficelle; puis avec mille hésitations je descends non sans être retenu de justesse par mon vieux guide qui m'empêche ainsi d'aller m'écraser 500 m plus bas. Et moi qui croyais savoir grimper!

En cours de route, nous voyons que, probablement derrière les Aiguilles, il serait possible d'arriver assez haut mais nous ne pouvons pas voir si le plateau glaciaire pourrait ensuite être atteint.

Deux jours plus tard, Nyma, un de nos Sherpas qui n'a pas de montre, se réveille à minuit pour nous faire le déjeuner. Fritz Steuri lui dit qu'il est encore trop tôt et il se recouche. A deux heures et demie je réveille mon monde et nous partons avec Gabar Singh, deux coulis et deux Sherpas, Tillye et Gombu. Le Shikari que nous devons trouver à l'Alpe d'en dessous a disparu. Nous tournons le groupe d'Aiguilles et montons un couloir glacé. J'ai mis, en pensant aux dalles, de légères chaussures de tennis et voici que je dois tailler la glace; ce n'est pas de chance. Les couloirs et les rochers sont raides; nous nous encordons et assurons très prudemment. Effrayé par le sérieux de l'ascension, Gabar Singh préfère attendre sur un petit col secondaire. Il attendra six heures dans un versant nord, par un temps froid et humide, aussi nous le retrouverons frigorifié. L'escalade est ardue et exposée jusqu'au sommet d'une Aiguille de 5500 m d'altitude environ. Les brouillards nous empêchent d'admirer la vue et de voir ce qui nous intéresse, aussi les Sherpas font des prières pour que les brumes s'entrouvrent. Dans les éclaircies nous voyons par moment notre camp, juste à mille m en-dessous de nous. Nous entendons des coups de feu de Zogg qui réussit à tuer deux bahrals, chèvres sauvages à longs poils, d'une agilité extraordinaire et dont la viande est exquise. Il fait froid et nous attendons trois quarts d'heure avant d'entrevoir qu'il n'est guère possible de trouver une voie pratique d'ascension vers le plateau supérieur, il nous faudrait franchir un col de plus de 6000 m dont l'aspect ne paraît guère favorable.



« A gauche du Changabang s'élevait un petit sommet d'environ 6000 m d'altitude que je décidais de gravir pour être juste en face du grand obélisque . . . »

ARach

Au retour en traversant un couloir, les deux Sherpas perdent pied l'un après l'autre, ils sont heureusement chaque fois retenus par la corde.

Le soir, nous apprenons, par un couli qui vient de le ravitailler, que Huber a réussi l'ascension du Rataban (6150 m).

Le 6 août, je repars de nouveau avec le Sherpas Angdawa qui avait accompagné notre topographe dans son travail. Angdawa est le chef de nos Sherpas, il est robuste et est déjà monté très haut, dans d'autres expéditions; c'est un charmant garçon.

Nous partons vers la chaîne située au Sud du Glacier et nous gravissons un petit sommet de 5500 m environ, qui se termine par un monolithe d'une quinzaine de mètres dont l'escalade est aérienne. Nous y trouvons des cristaux de quartz et passons plus d'une heure à les extraire de leurs gîtes. La vue que nous avons sur le cirque du Glacier de Juma est étrange. Ce sont des montagnes acérées auxquelles s'accrochent des glaciers suspendus. De notre perchoir nous découvrons qu'un petit couloir qui débouche presqu'au haut de la grande chute de séracs permettrait de passer par le Sud, du premier au second plateau glaciaire.

Trois jours plus tard, le 9 août, je repars pour escalader un sommet voisin du précédent, mais plus haut (5800 m). Le Sherpas Gombu m'accompagne. L'excursion est splendide. Du sommet, la vue est impressionnante. Le flanc Est du Hathi Parbat se développe juste en face de nous et sa grandeur est majestueuse. De notre sommet nous voyons Gabar Singh qui, avec quatre de ses coulis, monte sur la pointe voisine déjà escaladée par Angdawa et moi et que je lui avais recommandée. Après avoir construit un cairn imposant, nous redescendons. Ce même jour Steuri et Zogg sont montés par le glacier jusqu'au premier plateau. Au retour ils passent par les rochers sud et placent une corde fixe pour faciliter l'escalade avec les charges.

C'est ainsi qu'après un travail acharné et délicat, nous nous trouvons installés à notre deuxième camp supérieur sur le haut plateau à 5700 m d'altitude environ. Le temps n'est pas très favorable. La neige fraîche s'accumule et nous force à l'inaction. Le 17 août, en désespoir de cause, je pars avec Gombu vers une belle cime de 6470 m qui domine au nord le plateau. Par un grand glacier, nous rejoignons une arête rocheuse que nous escaladons, puis nous traversons vers une brèche entre deux sommets de notre montagne. Là se trouve un lac à moitié dégelé, à l'altitude de 6300 m. Encore une arête à escalader et, après cinq heures de marche, nous sommes en haut. Malheureusement le brouillard nous entoure. Nous avons tous deux mal à la tête à cause de l'altitude. Le retour est rapide et, deux heures après avoir quitté le sommet, nous rejoignons le camp.



« Le 17 août en désespoir de cause, je pars avec Gombu vers une belle cime de 6470 m qui domine le plateau. »

Le soir le ciel s'éclairent complètement et toutes les montagnes de Bagini apparaissent dans un magnifique éclairage verdâtre. Il fait froid et nous préparons tout pour un départ matinal le lendemain 18 août, qui fut le jour où nous réussîmes à gravir le Gauri Parbat (6714 m).

Les petites ascensions mineures, comme celles que je viens de raconter, ont leur charme. Il est clair qu'une grande escalade procure le plaisir de l'exploit accompli et de la gloire qui en résulte. Mais souvent au cours de petites excursions, il est possible de jouir davantage de la vision des énormes montagnes du voisinage. Les fatigues et les efforts sont moins considérables; les récoltes de souvenirs et de photographies que l'on peut ramener sont, souvent, les plus précieuses d'une expédition.

* * *

Voici pour terminer la liste des sommets gravis au cours de notre expédition.

Au total trois sommets de 6000 m, un de 7000 m et quatre sommets entre 5800 et 5500 m, soit: Rataban 6150 m, point 6470 m, Gauri Parbat, 6714 m, Dunagiri, 7066 m, et une tentative au Chaukamba.

A titre de comparaison les résultats particulièrement intéressants de deux autres expéditions sont mentionnés ici.

1^o Expédition Schwarzgruber au Gangotri.¹ Nombre de participants sept. Départ 4 août de Triest, arrivée au camp de base le 4 septembre. Ascensions jusqu'au 22 octobre. Au total six sommets de 6000 m et sept tentatives. Soit: Mandani Parbat, 6198 m, Chaturangi Peak, 6395 m, Bhagirathi Nord, 6512 m, Schwachhand Peak, 6721 m, Chandar Parbat, 6728 m, Sri Kailash, 6932 m. Parmi les tentatives une au Chaukamba, 7138 m, et une au Satopanth, 7062 m.

2^o Reconnaissance autour du Mount Everest 1935.² Composée de six participants, E. Shipton, H. Tilman, M. Spender, L. V. Bryant, E. Kempson, C. Warren. Ils gravirent le Col Nord, 7000 m, trois sommets de 7000 m, Khartaphu, Kellas Rock Peak et la Kharta Changri, deux sommets de 6900 m, quatre de 6700 m et six de 6400 m, plus une tentative au Chantse, 7600 m et une tentative à un sommet nommé la Dent Blanche, 6800 m. Au total 3 pointes de 7000 m et 12 de 6000 m, une magnifique expédition. Avant de rentrer, quatre membres de cette expédition explorèrent encore la chaîne du Dodang Nyima. André Roch

¹ Oesterreichische Alpenzeitung, Januar 1939.

² Himalayan Journal, Volume VIII, 1936 pag. 1.